

LE BON GUI

Le vent ayant soufflé long-temps, les chemins des bois, quand vint le matin, se trouvèrent jonchés de branches mortes et aussi par endroits, de brins de gui attachés à ces boules d'épais- ses verdure qui apparaissent en automne, au sommet des arbres sans feuilles, tout pareils à des nids de pie.

Deux femmes étaient dans le bois : l'une vieille, si vieille que sa peau crevassée de son visage et de ses mains semblait rude comme une écorce ; l'autre jeune, si belle que rien en cette saison ne pouvait donner l'idée d'une telle beauté puisqu'il n'y avait plus dans l'herbe transie ni muguet, dont la blancheur se comparait à celle de son teint, ni perle-venche couleur de ses yeux.

La vieille faisait un fagot pour chauffer sa cabane et cuire son dîner.

La jeune, en manière de distraction, ramassait et nouait d'un ruban le gui qui était par terre.

Donc, il arriva que, l'une murmurant, l'autre fagotant, toutes les deux se rencontrèrent juste au carrefour des Ermites, près du grand bloc de grès, au milieu duquel, à la place d'une croix tombée, on voit maintenant un trou toujours rempli d'eau où les oisillons viennent boire.

—Pour du beau gui, v'la du bien beau gui, s'écria la vieille. Eh ! donc, seigneur mon Dieu ! qu'allez vous donc faire de tout ce gui ?

La jeune hésitait à répondre ; car, avec ses haillons, son regard malin, la vieille au fagot lui avait tout d'abord fait l'effet de quelque sorcière. Mais ses haillons étaient si propres, et à cette malice se mêlait visiblement tant de bonté, qu'ayant pris confiance :

—Voici, dit elle, ce dont il s'agit. Je suis Guillaume, la fille de maître Guillaume qui a sa ferme là bas, par delà le pont quand on va au village, à l'endroit où la route tourne.

—Riche maison, da ! riche et bénie ; quiconque est pauvre la connaît, depuis qu'on y fait l'aumône.

—Or écoutez, ma bonne vieille et puis que l'occasion s'en trouve ne me refusez pas un conseil. Il y a quelque un que j'aime et qui m'a promis mariage. Lui m'aime bien aussi ; pourtant il ne se presse guère. Alors, ce matin, voyant sur l'herbe et sur la mousse tant de beau gui à l'abandon, l'idée m'est venue d'en nouer un que, le soir de Noël, sans que personne en sache rien, je suspendrai à notre porte. Comme mon fiancé doit être de la fête et me conduire à la messe de minuit, nous passerons dessous ensemble. Quand on passe ensemble sous le gui, vous savez que l'amour se double et qu'on se marie dans l'année.

—Je sais, je sais, marmottait la vieille ; mais, nous ne sommes pas à Noël, il s'en manque de deux bons mois.

—Qu'importe ? j'aurai provision faite. Le gui se garde pendant des années ; d'ici à deux mois, il ne se fêtrira point.

La vieille s'était mise à rire : —Pour du beau gui, v'la du bien beau gui, bien fier, bien branchu, la feuille épaisse, rousse comme l'or... Seulement peut-être un peu jeune ! Ses graines sont vertes encore... Faut pas cueillir le gui trop tôt, ni prendre celui que le vent casse... Pour que le gui soit bon et porte chance aux amoureux, il doit avoir subi l'hiver, enduré froidure et gelée, et tenir à l'arbre si fort qu'en l'arrachant l'écorce vienne... La jeuneuse ne le croit point, N'empêche qu'il y a gui et gui comme il y a amour et amour.

Guillaume était déjà loin, mais la vieille répétait quand même, en rechargeant son fagot :

—Pour du beau gui, v'la du beau gui ! N'empêche qu'il y a gui et gui.

L'année suivante, au même endroit, près de la croix tombée du carrefour des Ermites, la vieille chercheuse de bois mort et Guillaume se rencontrèrent encore.

Ce n'était plus, comme l'autre fois, en automne, mais la vieille même de Noël.

L'herbe gelée craquait sous le pied, du givre luisant pendait sur le bord des chemins aux endroits où le soleil manque.

La vieille, peut-être à cause de la neige, n'avait pas fagoté de jour-là. Sa serpe à la main, elle rapportait, non sans peine, un grand faix de gui frais cueilli. Elle reconnut Guillaume et s'aperçut qu'elle pleurait.

—Eh ! donc, fille, essayons ces yeux ! Ce serait un péché que de les fondre.

—Hélas ! ma bonne vieille, quoique cela ne serve pas à grand-chose, je vais vous conter mon chagrin.

L'an dernier, il vous en souvient, j'avais suspendu le gui à notre porte, pour qu'en passant dessous avec mon amoureux, son amour se doublât et le décidât au mariage.

Tout d'abord, sembla réussir. A peine le pied sur le seuil, il aperçut le gui et m'embrassa ;

—Attendez la fin, Guillaume !

—Les bans alkient être publiés. On avait déjà retenu les ménestriers pour la noce. Mais c'était là trop de bonheur ! Une nuit la rivière déborda, noyant les labours, les prairies, ruinant aux trois quarts notre ferme, et nous laissant désespérés.

—Alors ?

—Alors, répondit Guillaume, qui mouillait son tablier de larmes, alors, me voyant pauvre, mon fiancé est parti ; et, bien qu'on l'ait cherché partout, nous n'en avons plus eu de nouvelles.

—Je vous avais prévenue, Guillaume ! faut pas se fier au gui jeune !... Et puis les hommes c'est si traître !... De sorte que vous l'aimez toujours ?

—Non, certes !

—Pourtant vous pleurez.

—Je pleure mon affront, mais on n'aime que qui vous aime.

—Dans ce cas, fit la vieille en riant, méfions-nous, belle Guillaume ! Je sais quelque un... Quelqu'un ?

—Oui ! quelqu'un, — pour vieille qu'on soit on a de bons yeux, — quelqu'un qui depuis longtemps vous aime, bien que vous n'avez guère jamais daigné y prendre garde, et qui continue à vous aimer sans s'inquiéter si votre dot s'en est allée à la rivière.

Le fils du voisin, — pourquoi donc rougir, Guillaume ! — ne doit-il pas ce soir faire la Noël chez vous ? Tâchez, pour voir si le cœur vous en dit, que ce soit lui le galant qui, à minuit, vous mène à la messe.

—Alors, soupirait Guillaume, pour le cas où le cœur m'en dirait, peut-être feriez-vous bien de vendre un brin ou deux de votre gui ?

—Les vols, ma belle : roux comme l'or, avec des grains en chapelet plus clairs et plus blancs que les perles blanches... Du beau gui bien net, bien franc, qui ne trompe pas. Car, voyez-vous, ce gui-là a subi l'hiver, enduré froidure et gelée, et n'est pas tombé au premier vent... Mais gardez vos sens, Guillaume ! mon gui, aujourd'hui, n'est pas à vendre ; il appartient au fils du voisin qui, dès hier, me l'a retenu.

Et, railleuse, tout en détachant deux brins choisis, la bonne vieille murmurait :

—Je vous l'avais dit, Guillaume ! il y a gui et gui, comme il y a amour et amour !

Trotte-Menu.

La rue de la Barouillère résumait à présent pour Mme Ludoque toute la capitale. Dans une maison très tranquille, précédée d'un jardin, elle avait trouvé une toute petite chambre, mais si claire, si propre, que la pauvre vieille n'avait pas hésité à la louer et à y installer ses modestes meubles.

Tous les matins, avec la régularité d'une horloge, Mme Ludoque descendait de sa mansarde pour faire ses emplettes journalières, mais si son approvisionnement ne comportait qu'un choix très restreint, il était par contre lent, difficile. Jugez donc : elle n'achetait que des légumes, des pommes de terre le plus souvent, mais pour les avoir à son goût, elle furetait d'une voiture à l'autre, regardant, comparant jusqu'à ce qu'elle eût trouvé le "sou meilleur marché" ; alors, elle se décidait, marchait attentivement la pesée, payait, traversait la rue, entrant chez le boulanger, et c'était tout. Ensuite, toute menue, légère, elle regagnait sa maison comme une petite souris.

Dans le quartier, on l'appelait "Trotte-Menu". Ce nom allait à ravir à cette petite vieille propre, charmante avec son air modeste et le franc regard de ses yeux bleus pleins d'une douce résignation qui semblaient toujours chercher un beau rêve.

D'elle, de sa vie, on savait peu de choses.

—Ma vieille locataire est bien mystérieuse, disait la concierge.

—Sans compter, reprenait sa voisine de chambre, qu'avec ses deux sous de pommes de terre et son petit pain, elle doit mourir de faim.

—Elle ne mange ni ne boit, elle grignote, elle vit comme un oiseau, je vous l'accorde, mais n'empêche, reprenait la concierge avec autorité, que Mme Ludoque est une très grande dame.

—Une marquise ruinée, alors !

—Peut-être bien... Tout ce que je peux dire, c'est qu'elle vous a des dentelles de prix au bas des manches... Moi, je m'y connais, ça a beau être rapicé, repris, c'est quand même de valeur, ça se voit en un clin d'œil.

On n'en savait pas plus. Était-ce une vieille fille au cœur cruellement froissé et fermé pour toujours aux choses du dehors ou une veuve finissant dans le calme une existence qui avait été peut-être à certaines heures très brillante ?

Qui aurait pu le dire ?

Trotte-Menu ne parlait à personne. C'était une énigmatique petite femme qui ne semblait se souvenir du passé que pour y revivre intérieurement des heures à jamais disparues.

L'hiver était venu, le rude hiver si cruel, si long à franchir pour les malheureux. La neige durcie par le gel s'agrippait aux pavés, les chemins étaient impraticables dans ce quartier perdu, la tranquille rue de la Barouillère ressemblait depuis plusieurs jours à un long ruban d'un blanc sali. De plus, la bourrasque soufflait de temps à autre, violente et glaciale.

Que faisait donc "Trotte-Menu" ce matin-là ?... On ne la voyait pas. Que méditait-elle dans sa froide chambre, sans feu — le charbon est si cher, — sans chauds vêtements, sans rien pour se couvrir ?

Au moment où sa voisine inquiette songeait à descendre pour faire part de ses craintes à la concierge, elle aperçut la petite vieille qui sortait de sa chambre en tenant son cabas à la main.

D'un regard où naissait un effroi, elle salua celle qui l'examinait, puis ses yeux de pensifs fuyèrent s'abaissèrent, elle passa selon son habitude, sans parler.

Mais qu'avait-elle, ce matin-là ? Sa démarche était hésitante, un frisson la secouait, quelque chose qui ressemblait à un égarément illuminait son visage à moitié caché sous un léger fichu de laine.

En hâte, à présent, elle descend l'escalier, sort de la maison, traverse la rue et plonge son regard en avant comme si une pensée l'obsédait.

Au bout de la rue stationne la voiture d'une des marchandes habituelles... Elle détourne la tête avec un geste craintif et continue son chemin.

La pauvre vieille trotte sans se soucier de la neige qui tombe à nouveau en gros flocons. Elle avance... elle avance, les forces retrouvées... La voici tout près du bon Marché... Que cherche-t-elle ainsi avec ses allures d'âme en peine ?

Sa voisine, de plus en plus intriguée, la suit à distance sans s'occuper ni des gens emmitouffés qui passent affairés, ni du pavé glissant, ni du froid... Elle veut savoir où va "Trotte-Menu".

"Mme Ludoque doit méditer un mauvais coup," se dit-elle. "Ses allures sont étranges ce matin... Pourquoi cette si longue course pour un temps pareil ?

A cette idée, une angoisse singulière l'étreint, cependant qu'une curiosité non moins singulière la pousse à continuer sa surveillance. "Trotte-Menu" s'est arrêtée ! Elle entre dans un bazar ! Voilà une dérogation à ses habitudes... Que peut-elle acheter en ce lieu de tentations ?

Prompte et décidée, la brave femme hâte le pas et arrive dans la boutique au moment même où la petite vieille femme met dans son cabas une grosse corde qu'elle a choisie aux articles à treize sous.

Une corde ! Juste ciel !... Il n'y a plus de doute... "Trotte-Menu" veut se pendre !

Vite, il faut se hâter... Il faut prévenir la concierge, agir pour éviter un malheur.

Et, tout en suivant la petite vieille qui est repartie prestement comme si elle avait l'intention de mettre promptement son fatal projet à exécution, la bonne voisine éprouve une sensation d'orgueil à se sentir l'arbitre de la destinée de celle qu'elle a su deviner.

Oui, elle la sauvera seule sans prévenir personne, afin de ne pas perdre une minute.

Mais monter cinq étages est une affaire d'Etat pour la brave impotente, et c'est en soufflant qu'elle arrive à la porte de la mansarde.

—Floc... floc... floc... Un bruit étrange se répétait... Floc... floc... floc... Puis le silence régnait plus profond, plus impressionnant après ces sons bizarres.

Je ne me suis pas trompée, pensait la voisine... Elle enfonce un grand clou... J'arrive à temps...

L'imagination, transpercée douloureusement par le heurt du marteau, elle voyait déjà le maigre corps de "Trotte-Menu" pendu au mur secoué par un dernier spasme d'agonie.

Et comme le même bruit recommençait... floc... floc... floc... celle qui écoutait haletante ne put retenir son geste. D'une vigoureuse poussée elle ouvrit la porte.

Le spectacle qui s'offrit à sa vue était aussi triste qu'étrange. "Trotte-Menu", les joues colorées par l'effort accompli, la corde enroulée autour de ses poignets, sautait pour se réchauffer.

Rien de plus touchant que cette petite vieille avec son fichu croisé sur ses maigres épaules, surprise dans sa détresse, ne voulant pas quand même l'avouer et luttant avec fierté contre la dissimulation.

—Entrez... entrez... Vous ne me gênez pas... Vous voyez, madame, fit-elle d'une voix harmonieuse, j'obéis aux lois de l'hy-

giène. Je remplace le feu par des exercices sanitaires.

Et riant d'un rire qui donnait envie de pleurer, elle se mit à faire des "doubles" comme à quinze ans !

LA Robe de Bal.

Ce matin-là, Mme Brugnardot, la femme du receveur des postes d'Escoubac, se trouvait, dès neuf heures, aux aguets derrière le double rideau de la salle à manger, dont la fenêtre donnait sur la rue aux Ours. Tout ce que Mme Brugnardot apercevait sur les gens de la ville, à l'abri de ce rideau, était d'ailleurs surprenant ; d'autant plus surprenant que vous n'auriez pas découvert un seul grain de poussière sur le barreau d'une de ses chaises et qu'elle devait en outre occuper des provisions et de la cuisine, car, à l'âge d'Armandine, la petite bou-

gère, elle aperçut la petite vieille qui sortait de sa chambre en tenant son cabas à la main.

D'un regard où naissait un effroi, elle salua celle qui l'examinait, puis ses yeux de pensifs fuyèrent s'abaissèrent, elle passa selon son habitude, sans parler.

Mais qu'avait-elle, ce matin-là ? Sa démarche était hésitante, un frisson la secouait, quelque chose qui ressemblait à un égarément illuminait son visage à moitié caché sous un léger fichu de laine.

En hâte, à présent, elle descend l'escalier, sort de la maison, traverse la rue et plonge son regard en avant comme si une pensée l'obsédait.

Au bout de la rue stationne la voiture d'une des marchandes habituelles... Elle détourne la tête avec un geste craintif et continue son chemin.

La pauvre vieille trotte sans se soucier de la neige qui tombe à nouveau en gros flocons. Elle avance... elle avance, les forces retrouvées... La voici tout près du bon Marché... Que cherche-t-elle ainsi avec ses allures d'âme en peine ?

Sa voisine, de plus en plus intriguée, la suit à distance sans s'occuper ni des gens emmitouffés qui passent affairés, ni du pavé glissant, ni du froid... Elle veut savoir où va "Trotte-Menu".

"Mme Ludoque doit méditer un mauvais coup," se dit-elle. "Ses allures sont étranges ce matin... Pourquoi cette si longue course pour un temps pareil ?

A cette idée, une angoisse singulière l'étreint, cependant qu'une curiosité non moins singulière la pousse à continuer sa surveillance. "Trotte-Menu" s'est arrêtée ! Elle entre dans un bazar ! Voilà une dérogation à ses habitudes... Que peut-elle acheter en ce lieu de tentations ?

Prompte et décidée, la brave femme hâte le pas et arrive dans la boutique au moment même où la petite vieille femme met dans son cabas une grosse corde qu'elle a choisie aux articles à treize sous.

Une corde ! Juste ciel !... Il n'y a plus de doute... "Trotte-Menu" veut se pendre !

Vite, il faut se hâter... Il faut prévenir la concierge, agir pour éviter un malheur.

Et, tout en suivant la petite vieille qui est repartie prestement comme si elle avait l'intention de mettre promptement son fatal projet à exécution, la bonne voisine éprouve une sensation d'orgueil à se sentir l'arbitre de la destinée de celle qu'elle a su deviner.

Oui, elle la sauvera seule sans prévenir personne, afin de ne pas perdre une minute.

Mais monter cinq étages est une affaire d'Etat pour la brave impotente, et c'est en soufflant qu'elle arrive à la porte de la mansarde.

—Floc... floc... floc... Un bruit étrange se répétait... Floc... floc... floc... Puis le silence régnait plus profond, plus impressionnant après ces sons bizarres.

Je ne me suis pas trompée, pensait la voisine... Elle enfonce un grand clou... J'arrive à temps...

L'imagination, transpercée douloureusement par le heurt du marteau, elle voyait déjà le maigre corps de "Trotte-Menu" pendu au mur secoué par un dernier spasme d'agonie.

Et comme le même bruit recommençait... floc... floc... floc... celle qui écoutait haletante ne put retenir son geste. D'une vigoureuse poussée elle ouvrit la porte.

Le spectacle qui s'offrit à sa vue était aussi triste qu'étrange. "Trotte-Menu", les joues colorées par l'effort accompli, la corde enroulée autour de ses poignets, sautait pour se réchauffer.

Rien de plus touchant que cette petite vieille avec son fichu croisé sur ses maigres épaules, surprise dans sa détresse, ne voulant pas quand même l'avouer et luttant avec fierté contre la dissimulation.

—Entrez... entrez... Vous ne me gênez pas... Vous voyez, madame, fit-elle d'une voix har-

monieuse, j'obéis aux lois de l'hy-

giène. Je remplace le feu par des exercices sanitaires.

Et riant d'un rire qui donnait envie de pleurer, elle se mit à faire des "doubles" comme à quinze ans !

Ce matin-là, Mme Brugnardot, la femme du receveur des postes d'Escoubac, se trouvait, dès neuf heures, aux aguets derrière le double rideau de la salle à manger, dont la fenêtre donnait sur la rue aux Ours. Tout ce que Mme Brugnardot apercevait sur les gens de la ville, à l'abri de ce rideau, était d'ailleurs surprenant ; d'autant plus surprenant que vous n'auriez pas découvert un seul grain de poussière sur le barreau d'une de ses chaises et qu'elle devait en outre occuper des provisions et de la cuisine, car, à l'âge d'Armandine, la petite bou-

gère, elle aperçut la petite vieille qui sortait de sa chambre en tenant son cabas à la main.

D'un regard où naissait un effroi, elle salua celle qui l'examinait, puis ses yeux de pensifs fuyèrent s'abaissèrent, elle passa selon son habitude, sans parler.

Mais qu'avait-elle, ce matin-là ? Sa démarche était hésitante, un frisson la secouait, quelque chose qui ressemblait à un égarément illuminait son visage à moitié caché sous un léger fichu de laine.

En hâte, à présent, elle descend l'escalier, sort de la maison, traverse la rue et plonge son regard en avant comme si une pensée l'obsédait.

Au bout de la rue stationne la voiture d'une des marchandes habituelles... Elle détourne la tête avec un geste craintif et continue son chemin.

La pauvre vieille trotte sans se soucier de la neige qui tombe à nouveau en gros flocons. Elle avance... elle avance, les forces retrouvées... La voici tout près du bon Marché... Que cherche-t-elle ainsi avec ses allures d'âme en peine ?

Sa voisine, de plus en plus intriguée, la suit à distance sans s'occuper ni des gens emmitouffés qui passent affairés, ni du pavé glissant, ni du froid... Elle veut savoir où va "Trotte-Menu".

"Mme Ludoque doit méditer un mauvais coup," se dit-elle. "Ses allures sont étranges ce matin... Pourquoi cette si longue course pour un temps pareil ?

A cette idée, une angoisse singulière l'étreint, cependant qu'une curiosité non moins singulière la pousse à continuer sa surveillance. "Trotte-Menu" s'est arrêtée ! Elle entre dans un bazar ! Voilà une dérogation à ses habitudes... Que peut-elle acheter en ce lieu de tentations ?

Prompte et décidée, la brave femme hâte le pas et arrive dans la boutique au moment même où la petite vieille femme met dans son cabas une grosse corde qu'elle a choisie aux articles à treize sous.

Une corde ! Juste ciel !... Il n'y a plus de doute... "Trotte-Menu" veut se pendre !

Vite, il faut se hâter... Il faut prévenir la concierge, agir pour éviter un malheur.

Et, tout en suivant la petite vieille qui est repartie prestement comme si elle avait l'intention de mettre promptement son fatal projet à exécution, la bonne voisine éprouve une sensation d'orgueil à se sentir l'arbitre de la destinée de celle qu'elle a su deviner.

Oui, elle la sauvera seule sans prévenir personne, afin de ne pas perdre une minute.

Mais monter cinq étages est une affaire d'Etat pour la brave impotente, et c'est en soufflant qu'elle arrive à la porte de la mansarde.

—Floc... floc... floc... Un bruit étrange se répétait... Floc... floc... floc... Puis le silence régnait plus profond, plus impressionnant après ces sons bizarres.

Je ne me suis pas trompée, pensait la voisine... Elle enfonce un grand clou... J'arrive à temps...

L'imagination, transpercée douloureusement par le heurt du marteau, elle voyait déjà le maigre corps de "Trotte-Menu" pendu au mur secoué par un dernier spasme d'agonie.

Et comme le même bruit recommençait... floc... floc... floc... celle qui écoutait haletante ne put retenir son geste. D'une vigoureuse poussée elle ouvrit la porte.

Le spectacle qui s'offrit à sa vue était aussi triste qu'étrange. "Trotte-Menu", les joues colorées par l'effort accompli, la corde enroulée autour de ses poignets, sautait pour se réchauffer.

Rien de plus touchant que cette petite vieille avec son fichu croisé sur ses maigres épaules, surprise dans sa détresse, ne voulant pas quand même l'avouer et luttant avec fierté contre la dissimulation.

—Entrez... entrez... Vous ne me gênez pas... Vous voyez, madame, fit-elle d'une voix har-

monieuse, j'obéis aux lois de l'hy-

giène. Je remplace le feu par des exercices sanitaires.

Et riant d'un rire qui donnait envie de pleurer, elle se mit à faire des "doubles" comme à quinze ans !

Ce matin-là, Mme Brugnardot, la femme du receveur des postes d'Escoubac, se trouvait, dès neuf heures, aux aguets derrière le double rideau de la salle à manger, dont la fenêtre donnait sur la rue aux Ours. Tout ce que Mme Brugnardot apercevait sur les gens de la ville, à l'abri de ce rideau, était d'ailleurs surprenant ; d'autant plus surprenant que vous n'auriez pas découvert un seul grain de poussière sur le barreau d'une de ses chaises et qu'elle devait en outre occuper des provisions et de la cuisine, car, à l'âge d'Armandine, la petite bou-

gère, elle aperçut la petite vieille qui sortait de sa chambre en tenant son cabas à la main.

D'un regard où naissait un effroi, elle salua celle qui l'examinait, puis ses yeux de pensifs fuyèrent s'abaissèrent, elle passa selon son habitude, sans parler.

Mais qu'avait-elle, ce matin-là ? Sa démarche était hésitante, un frisson la secouait, quelque chose qui ressemblait à un égarément illuminait son visage à moitié caché sous un léger fichu de laine.

En hâte, à présent, elle descend l'escalier, sort de la maison, traverse la rue et plonge son regard en avant comme si une pensée l'obsédait.

Au bout de la rue stationne la voiture d'une des marchandes habituelles... Elle détourne la tête avec un geste craintif et continue son chemin.

La pauvre vieille trotte sans se soucier de la neige qui tombe à nouveau en gros flocons. Elle avance... elle avance, les forces retrouvées... La voici tout près du bon Marché... Que cherche-t-elle ainsi avec ses allures d'âme en peine ?

Sa voisine, de plus en plus intriguée, la suit à distance sans s'occuper ni des gens emmitouffés qui passent affairés, ni du pavé glissant, ni du froid... Elle veut savoir où va "Trotte-Menu".

"Mme Ludoque doit méditer un mauvais coup," se dit-elle. "Ses allures sont étranges ce matin... Pourquoi cette si longue course pour un temps pareil ?

A cette idée, une angoisse singulière l'étreint, cependant qu'une curiosité non moins singulière la pousse à continuer sa surveillance. "Trotte-Menu" s'est arrêtée ! Elle entre dans un bazar ! Voilà une dérogation à ses habitudes... Que peut-elle acheter en ce lieu de tentations ?

Prompte et décidée, la brave femme hâte le pas et arrive dans la boutique au moment même où la petite vieille femme met dans son cabas une grosse corde qu'elle a choisie aux articles à treize sous.

Une corde ! Juste ciel !... Il n'y a plus de doute... "Trotte-Menu" veut se pendre !

Vite, il faut se hâter... Il faut prévenir la concierge, agir pour éviter un malheur.

Et, tout en suivant la petite vieille qui est repartie prestement comme si elle avait l'intention de mettre promptement son fatal projet à exécution, la bonne voisine éprouve une sensation d'orgueil à se sentir l'arbitre de la destinée de celle qu'elle a su deviner.

Oui, elle la sauvera seule sans prévenir personne, afin de ne pas perdre une minute.

Mais monter cinq étages est une affaire d'Etat pour la brave impotente, et c'est en soufflant qu'elle arrive à la porte de la mansarde.

—Floc... floc... floc... Un bruit étrange se répétait... Floc... floc... floc... Puis le silence régnait plus profond, plus impressionnant après ces sons bizarres.

Je ne me suis pas trompée, pensait la voisine... Elle enfonce un grand clou... J'arrive à temps...

L'imagination, transpercée douloureusement par le heurt du marteau, elle voyait déjà le maigre corps de "Trotte-Menu" pendu au mur secoué par un dernier spasme d'agonie.

Et comme le même bruit recommençait... floc... floc... floc... celle qui écoutait haletante ne put retenir son geste. D'une vigoureuse poussée elle ouvrit la porte.

Le spectacle qui s'offrit à sa vue était aussi triste qu'étrange. "Trotte-Menu", les joues colorées par l'effort accompli, la corde enroulée autour de ses poignets, sautait pour se réchauffer.

Rien de plus touchant que cette petite vieille avec son fichu croisé sur ses maigres épaules, surprise dans sa détresse, ne voulant pas quand même l'avouer et luttant avec fierté contre la dissimulation.

—Entrez... entrez... Vous ne me gênez pas... Vous voyez, madame, fit-elle d'une voix har-

monieuse, j'obéis aux lois de l'hy-

giène. Je remplace le feu par des exercices sanitaires.

Et riant d'un rire qui donnait envie de pleurer, elle se mit à faire des "doubles" comme à quinze ans !

Ce matin-là, Mme Brugnardot, la femme du receveur des postes d'Escoubac, se trouvait, dès neuf heures, aux aguets derrière le double rideau de la salle à manger, dont la fenêtre donnait sur la